

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

Aurons-nous vers le coup d'Etat ?

Millerand résiste. La place est bonne, et il veut la garder. Il a, d'ailleurs, parfaitement raison ; car, enfin, est-ce parce que quelques milliers de bons bourgeois ont déplacé leurs votes le 11 mai et fait sensiblement pencher la balance à gauche, que l'homme des congrégations doit se résigner à abandonner une carrière si brillante et encore riche de promesses ? Allons donc ! Foin de ces mécréants d'électeurs qui changent de programmes et de partis tous les quatre ans ! Savent-ils ce qu'ils veulent ? Du tout. Alors, au diable ces malotrus qui sont incapables d'apprécier le bonheur de posséder un président à poigne, un chef d'Etat qui saura faire respecter la Constitution républicaine et préserver les libres citoyens de la démocratie des dangers et des désastres où leurs errements en matière politique pourraient les conduire ! Telle est, en effet, la généreuse et noble idée qui guide notre Alexandre national, dont l'esprit est hanté par les souvenirs glorieux de l'antique épopée macédonienne. Voulant la France grande et libre, il est tout naturel que pour augmenter son prestige aux yeux du monde, on soit contraint parfois de dresser sa propre volonté contre la volonté de tous. Puisse donc le renégat de la sociale se souvenir que la fortune appartient aux audacieux, et que la barque de l'Etat capitaliste, pour résister à la tempête et à la houle des passions politiques, doit être conduite par de hardis capitaines qui savent, sans pâlir, faire face aux flots déchaînés !

Millerand est dans son rôle lorsqu'il résiste à cette prétendue volonté nationale qui ne sait encore s'exprimer que par des chiffons de papier. Représentant et digne exécuteur des ordres du haut capitalisme qui, demain, balayera les derniers vestiges de la démocratie, il est l'homme d'une époque de fer, d'une ère violente et redoutable, où le principe naturel de la bataille pour la vie sera au premier plan. C'est pourquoi il se moque des lamentables cohortes démocratiques qui n'ont pas encore compris le sens tragique et brutal des jours que nous allons vivre. Qu'il continue donc à les balancer, qu'il continue à accabler de son mépris hautain ce pauvre suffrage universel qui, depuis longtemps, a fait faillite, et dont le moins qu'en puisse dire est qu'il n'a jamais servi qu'à endormir les énergies populaires !

La lutte qui est engagée entre la majorité du Parlement et l'Elysée n'est qu'un acte politique qui ne réclame tout au plus qu'une minimale attention de notre part. C'est le heurt de deux capitalismes, ou, si l'on veut, de deux bourgeoisies : la première, celle de la petite et de la moyenne industrie ; l'autre, celle de l'industrie lourde, des consortiums et des trusts. Voilà ce qu'il nous faut, bien comprendre. Par conséquent, nous n'avons pas du tout lieu d'être surpris de ce conflit. Tout cela est normal, logique même, puisque par le simple jeu des antagonismes économiques, les deux bourgeoisies ont tout intérêt à prendre le pouvoir pour la défense de leurs priviléges respectifs. Mais ce qui semble moins normal et surtout plus surprenant, c'est de voir de bons camarades qui, croyant déjà le grand jour venu, pensant peut-être qu'une révolution pourrait surgir de cette crise, ne parlent rien moins que de descendre dans la rue. Pourquoi faire, grands dieux ! Sera-t-ce pour faire respecter la Constitution et le bout de papier des poires électorales, ou bien pour mourir au nom des vertus et des principes démocratiques ? J'avoue humblement que je n'y comprends plus rien du tout. Comment ! il y a un bourgeois qui ne veut pas céder sa place à un autre, il y a une moitié de la bourgeoisie qui veut gouverner de façon différente de l'autre moitié ; et pour de semblables futilités, le bon prolo, chair et sang de toutes les transformations politiques, de tous les changements de régime, aurait la naïveté d'aller se faire mitrailler ? Non ! vraiment, cela dépasse mon entendement !

**

On objectera sans doute que de cette crise politique, de ce conflit entre deux bourgeoisies, pourront surgir des événements, un ensemble de circonstances qui favoriseront la révolution économique des travailleurs. Cela est fort possible ; mais, c'est justement une raison de plus pour conserver notre sang-froid, pour demeurer les maîtres de

notre propre action à l'heure que nous jugerons propice, maîtrise que nous n'aurions plus si nous commettions la faute de jeter, dès le premier jour, nos forces dans une bataille bourgeoisie-politique. On objectera encore qu'entre deux maux il faut savoir choisir le moins, et que la démocratie est tout de même préférable à la dictature économique-politique que veut instituer le grand capitalisme. Tout cela n'est qu'une question d'appréciation, et donner le choix entre la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie absolutiste et conquérante équivaut à peu près à demander à un livré s'il préfère être dévoré par le chasseur ou par le chien. Dans les deux cas, comme il doit être mangé en fin de compte, il n'y a pas beaucoup lieu de choisir. Qu'on ne voie pas là une cruelle raillerie ! Car c'est bien ainsi que se pose la question pour le prolétariat ; et qu'il soit pressuré et volé par le grand ou moyen capitalisme, il n'a guère lieu de formuler son avis et de se déranger pour un résultat qui sera le même, à moins qu'il ne possède assez de force et de capacité pour se débarrasser des deux à la fois et conduire lui-même ses propres affaires de classe.

Nous n'avons, d'ailleurs, pas du tout à fixer notre choix entre les démocraties d'Occident et les absolutismes de l'Europe orientale et méridionale, parce que nous ne pouvons absolument rien contre le grand courant historique qui ébranle de toutes parts l'armature politique et économique du vieux monde. Une redoutable réalité est là aujourd'hui : c'est que la faillite de la démocratie se prononce de plus en plus chaque jour, et que l'avenir est maintenant à un capitalisme despote et brutal, ou bien à un prolétariat révolutionnaire qui saura se pénétrer de la grandeur de l'œuvre qu'il se doit d'accomplir, sous peine de déchéance et de mort.

Dans ce vaste déséquilibre des forces et des valeurs humaines, les jours présents orientent violemment vers la grande lutte naturelle pour la vie, vers la guerre acharnée et sans merci des classes. C'est pour cela que la bourgeoisie conquérante, telle que nous l'a fait entrevoir Sorel, prend partout l'offensive pour instaurer sur les démocraties croulantes son hégémonie de classe. C'est pour cela qu'elle tente d'installer ses hommes, son « dictateur » au pouvoir. Le prolétariat n'a donc pas à s'intéresser au sort qui attend la moyenne bourgeoisie ; il n'a qu'à laisser écraser la démocratie qui n'est qu'un instrument de conciliation des classes et développer son action et sa volonté de classe parallèlement au capitalisme, c'est-à-dire en s'organisant solidement sur la base économique et mener la totale force contre force. Tout l'avènement de la civilisation — et la philosophie sorellienne insiste là-dessus — dépend de cette lutte titanique entre deux classes également conquérantes et cherchant à se dominer, s'écraser l'une et l'autre.

Nous n'assisterons pas encore cette fois au coup d'Etat qui remettra la direction politique au grand capitalisme. L'heure n'a pas sonné ; les temps ne sont pas révolus. Mais l'heure sonnera bientôt ; elle sonnera après cette législature, après cette dernière expérience démocratique qui verra s'envoyer toutes les illusions du passé. Alors, nous verrons venir les jours de dictature et de violence ; alors, nous entrerons dans cet âge de fer où les petites mascaraades politiques qui intéressent encore les travailleurs auront disparu dans le noir tourbillon de la guerre économique et furieuse des classes, dans cet âge formidable qui verra la naissance d'une nouvelle civilisation, ou la descente sans fin dans la nuit de la barbarie.

En attendant cette période, le prolétariat n'a qu'à travailler au rassemblement de toutes ses forces, au lieu de prendre part aux querelles des loups et aux déchirures de la bourgeoisie.

BAILLOT.

Apportez la lhune mensuelle

Aujourd'hui et demain nos bureaux, 9 rue Louis-Blanc, seront ouverts le matin jusqu'à midi afin de permettre aux camarades de la région parisienne d'apporter leur souscription à la seconde tranche des « cinq francs mensuels du LIBERTAIRE quotidien ».

Qu'on se le dise.

La démission du Cabinet japonais

Tokio, 7 juin. — La cabinet Kiyoura a remis aujourd'hui sa démission au prince régent.

Le soin de former le prochain ministère sera probablement confié au vicomte Kato, chef de l'opposition.

LE FAIT DU JOUR

Comment nous descendrons dans la rue

Nous n'avons pas plus connu : en Herriot qu'en Millerand, ou qu'en Cachin. C'est bien entendu.

Et quand on nous parle des projets dictatoriaux de l'actuel président de la République, nous ne manquons pas de nous souvenir du fameux plan de coup d'Etat que M. Caillaux avait soigneusement caché dans un certain coffre-fort florentin pendant la guerre.

Entre les maux politiques, depuis trop longtemps le Proletariat choisit — en faisant, hélas, toutes les fâches du choix imposé. Tout ça est blanc bonnet, bonnet... rouge ! Et ce n'est pas le changement de couleur qui empêche ce bonnet d'être pour le producteur un vulgaire et infâme bonnet de forgerat.

Les anarchistes ne se battront pas pour ces hommes en mal de pouvoir. Ils ne seront pas la chair à prononciation de tel ou tel ambitieux de dictature. Car le fascisme en France peut se présenter sous bien des figures — et la gentille boubouche démocratique d'un Guillaux ne nous inspire pas plus confiance que le mulot d'un Millerand ou la gueule d'un Daudet.

Et cependant vous vous dîsez disposés, hier, à descendre dans la rue, en cas d'alerte...

Assurément — et nous le répétons aujourd'hui. Mais il faut bien s'entendre et nous comprendre.

Les anarchistes révolutionnaires restent des travailleurs, prêts à profiter de tous les troubles sociaux qui font cracher la vieille machine autoritaire.

Que domine Millerand, poussé par Daudet et les généraux de réaction, tente un coup de force, et que, pour assurer son pouvoir, il veuille supprimer toute apparence de liberté d'opinion, qu'il prétende proclamer le pays en état de siège, les anarchistes sauront mener bataille acharnée contre le dictateur.

Mais ils diront aux prolétaires : « Méfiez-vous plus encore de ceux qui veulent prendre la place. Ne marchez derrière aucun chef. Ne suivez aucun parti politique. Ne vous battez que pour vous-mêmes. Et profitez de ce que les politiciens se battent entre eux pour les déposséder de tout pouvoir. Profitez du jâcins gouvernemental pour faire la seule révolution qui puisse compter à nos yeux d'anarchistes : celle qui vous rendra maîtres des instruments de production et des objets de consommation, celle qui fera de vous, sur les ruines de tout Etat, les libres organisateurs de la Vie économique. »

Oui le prolétariat doit être prêt à descendre dans la rue.

Mais en y descendant, il n'oubliera pas de bien regarder ce qu'il y passe, et il sauvera bien, lui seul, ce qu'il vient y faire.

Lire en troisième page en feuilleton CONSEILS D'UN GRAND AINE

Le Journalisme révolutionnaire par Jules VALLÈS

ILS SONT SANS PITIE



MILLERAND. — M'obliger à quitter l'Elysée quand la crise du logement est si grande !

ABONNEMENTS

FRANCE	STRANGER
Un an.... 80 fr.	Trois mois, 28 fr.
Six mois, 40 fr.	Six mois, 56 fr.
Trois mois, 20 fr.	Un an.... 112 fr.
Cheque postal Lentente 655-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milice social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

VOICI LE FASCISME

François-Marsal président du Conseil

message du président de la République. Les Chambres jugeront et voteront et ce sera réglé.

« Je pense pouvoir faire cette lecture mardi.

« Le résultat du vote donnera alors à la situation politique le dénouement constitué l'ennemi souhaité par le chef de l'Etat. »

« Vous avez bien lu : Le but du ministère est de lire aux chambres le message du président de la République.

En bon français, cela signifie clairement : le président de la République donne aux chambres l'ordre d'approuver son message.

Et si les chambres se refusent à l'approuver, soyez sûr que le décret de clôture n'est pas loin. Bien entendu cela n'a pas tout seul, mais que peuvent faire les députés et les sénateurs ? Siéger malgré le décret de clôture ?... Ils n'ignorent pas que toute décision prise dans cette situation, de par la Constitution, n'a pas force de loi. Porter la question devant le pays... Un décret instituant l'état de siège ne tardera pas à être pris, et ce sera la dictature, comme en Italie, comme en Espagne, comme en Russie.

Il n'y a qu'un moyen, camarades, d'éviter cette épouvantable alternative, et vous l'avez deviné, c'est que chacun prenne sa triste tâche et, dises à tous ces saligauds : « Retourne d'où tu viens, ou je te casse la gueule ! »

Tant que nous n'en serons pas à cela, tout ce que nous dirons ou ferons, c'est comme si nous ne faisions rien.

Sur les causes de la « Désastre de l'anarchisme » dans la Révolution russe

De même que dans toutes les révolutions antérieures, quoique sous une forme nouvelle et originale, la révolution russe s'est fourvoyée dans un chenal politique sous le contrôle d'un parti et s'est muée jusqu'à présent en une révolution politique et autoritaire. Tel est son fait, saillant qui semble, aux yeux de beaucoup, au moins une « désastre momentanée » de l'anarchisme et par conséquent, au point de vue anarchiste, sa propre défaite en tant que révolution sociale.

Ce fait soulève indiscutablement deux questions : primo, pourquoi l'idée anarchiste ne s'est-elle pas réalisée dans la révolution de 1917 ; secundo, quelles conditions objectives et subjectives sont nécessaires pour que cette idée soit une fois réalisée ?

Il est certain que les toutes premières tentatives d'analyser ces questions à fond, d'y donner une réponse persuasive et sûre, autant que possible, complète, nous mènent à une série de problèmes sociologiques, économiques et autres plus profonds, qu'il est impossible d'épuiser dans un petit article, mais qui auront leur place. (Tels par exemple : la base réelle de l'anarchisme et la possibilité de sa réalisation dans l'ensemble ; le rôle de divers facteurs dans l'histoire et la révolution ; les masses et leur rôle, etc.) Nous n'aborderons pas présentement ces questions profondes. Nous ne nous arrêterons que sur quelques circonstances immédiates et concrètes sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention du lecteur sans plus tarder.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec les camarades qui considèrent qu'en certaine vague et une certaine abstraction des idées anarchistes ; l'absence dans l'anarchisme d'un programme pratique précis du lendemain — c'est-à-dire d'une réponse claire et concrète à la question « que faire ? » — sont des raisons principales de la non-réalisation de l'idée anarchiste (ou, comme de l'anarchisme) dans la révolution russe, ainsi que la désorganisation et la pulvérisation de nos forces, l'absence d'une propagande sérieusement organisée, le manque de liens solides d'organisation avec les vastes masses, etc..

On pourrait, certes, admettre que si nos propres faiblesses étaient moindres, l'extension et le succès de l'idée anarchiste auraient été considérablement plus vastes et plus profonds. Il faut, bien entendu, élimer auant que possible nos défauts idéologiques et surtout d'organisation. Sous ce rapport, la révolution peut nous apporter une bonne leçon... Mais il ne faut pas exagérer ni trop apprécier l'importance de ces défauts, perdant par là involontairement de vue d'autres cotés plus importants de la question. Ce n'est pas, il me semble, dans ces défauts que repose le centre de gravité des raisons concrètes et immédiates de la non-réalisation de l'idée anarchiste dans la révolution russe, l'estime que si même, dans cette révolution, les anarchistes avaient donné des conseils et fait des observations dix fois plus détaillées, claires et précises, et s'ils avaient été dix fois mieux organisés, — les idées anarchistes ne seraient quand même pas réalisées, et ils auraient subi quand même une « défaite » temporaire. — Loin de moi aussi l'idée que le mouvement libertaire ne s'enracine pas seulement grâce à la démagogie et à la violence bolchevistes. Je les considère, même parmi les causes immédiates de l'échec dont l'ensemble est multiple et complexe comme des phénomènes dérivés, facteurs de « troisième rang ». Leur possibilité même fut engendrée par des causes essentiellement plus profondes. C'est l'une des plus primordiales que je veux souligner ici justement.

D'une part, il est nécessaire de noter une fois de plus que les bolcheviks qui ont « vaincu » dans la révolution, n'avaient pas non plus d'avance, ni un programme pratique précis du lendemain, ni une réponse concrète et claire à la question « que faire ? ». Ils hésitaient constamment, tâtonnaient et changeaient continuellement leurs tâches et leurs mots d'ordre, même les plus proches, en s'adaptant aux déchaînements des masses et même en s'agrippant aux mots d'ordres anarchistes. (Il suffit de se rappeler l'épopée de la Constituante, le contrôle ouvrier sur la production, et beaucoup d'autres. Les bolcheviks, nul ne l'ignore, se faisaient et se font même gloire de l'absence d'un programme précis et ferme

et de leur faculté d'adaptation). Leur mot d'ordre général de la conquête du pouvoir ne peut certes compter pour les juger supérieurs aux anarchistes au point de vue programme pratique. Dans ce mot d'ordre, il n'y avait pour les masses aucun programme concrèt d'action et de création révolutionnaires. Au contraire, la portée de ce mot d'ordre était au fond purement négative, car il disait aux masses qu'il ne leur fallait pas penser à une activité quelconque, qu'il leur suffisait d'aider le parti à conquérir le pouvoir, que le programme ultérieur d'action serait l'œuvre de ce parti. Les anarchistes, comme tels, ne pouvaient, bien entendu, avoir un pareil mot d'ordre. Ils ne pouvaient qu'affirmer l'opposé (et c'était sans aucun doute plus concrèt). En effet ce n'est pas, pour eux d'aider un parti politique à conquérir le pouvoir ; il faut que les masses laborieuses elles-mêmes en la personne de leurs organisations ouvrières, leurs fédérations paysannes, leurs coopératives, etc., s'unissent et prennent la terre, les fabriques, les usines, etc., pour réécrire la vie économique et sociale sur de nouvelles bases. C'est ce que firent les anarchistes, du moins pour la plupart. L'organisation de parti, apparente, artificielle, fausse, ne donnant rien à la révolution, ne représente pas non plus, comparativement à la "non-organisation" anarchiste, un avantage décisif et ne garantit nullement une "victoire" dans la révolution. Le fait que non seulement les anarchistes, mais aussi une série de partis politiques les plus forts, aussi bien organiques que les bolcheviks, ayant des programmes non moins "concrets", socialistes-démocrates, socialistes-révolutionnaires, socialistes-révolutionnaires de gauche ou même étant déjà au pouvoir socialistes-révolutionnaires, furent vaincus par les bolcheviks, en fournit la preuve.

La conclusion est claire : les bolcheviks ont "vaincu" dans la révolution sans avoir eu ni programme vraiment concret du lendemain, ni organisation véritable.

D'autre part, — et ceci est encore plus important — j'ai des données pour affirmer que les dires mêmes sur l'absence de conceptions pratiquement claires chez les anarchistes dans la révolution russe, tout en n'étant pas tout à fait injustes, sont en tout cas très exagérés et gonflés dans nos milieux où après l'échec, on se laisse trop entraîner à se blâmer par rapport au récent passé. J'ai en main une quantité de publications anarchistes d'avant et pendant la révolution où je trouve nombre d'articles, de résolutions, d'ordres du jour, etc., élaborant péniblement et en détail — parfois trop en détail — les questions les plus concretes de la révolution et y donnant les réponses pratiques les plus claires et les plus précises. Je ne vais pas, bien entendu, citer ici toutes ces matières ; mais si le lecteur veut contrôler mes affirmations et se persuader personnellement de leur justesse, qu'il examine attentivement, par exemple, la collection de "Golos Truda" de New-York (1914-1917), tous les numéros de "Golos Truda" de Pétrograd (1917-1918), plusieurs numéros de l'"Anarchie" de Moscou, quelques journaux de province (à l'Idée Ouvrière" de Karkov, le "Nabat" de l'Ukraine, etc...) et aussi les ordres du jour et résolutions des conférences et des congrès publiés au cours de la révolution... Il y trouvera partout non seulement une longue série de notes définies et précises concernant les problèmes concrets de la révolution, mais aussi des projets et des schémas de constructions positives dans la révolution sociale, des esquisses d'une organisation économique et sociale, des conceptions pratiques élaborées minutieusement.

Tout ce que je lis actuellement, après la révolution, dans la presse anarchiste et syndicaliste russe et étrangère sur les tâches de la révolution, malgré cela soit souvent écrit par les mêmes camarades qui parlent continuellement de la nécessité de réponses et indications plus précises et de leur absence dans la révolution comme de l'une des causes principales de la "défaite" de notre idée, — tout cela n'avance pas d'un iota et ne dit rien de plus que ce qui fut dit au temps de la révolution russe. Une simple juxtaposition de la littérature présente avec celle que je viens d'énumérer en persuadera le lecteur.

Ce n'est pas tout. Beaucoup de camarades ouvriers en Russie pourraient confirmer que pendant les premiers mois de la révolution russe, lorsque les anarchistes jouissaient encore de la liberté de parole, ils ont accompli une œuvre considérable de propagande orale (lectures, causeries, discours, conférences, etc...) dont souvent des indications définies, précises, concrètes par rapport aux tâches immédiates de la révolution dans un sens libérateur.

Plus encore, l'existing était dans la révolution russe qui tentait et commenta à agir concrètement dans la voie libertaire. C'était la Machnovtchina.

Et si l'on veut comparer alors les idées, les mots d'ordre, les constructions et l'activité de la majeure partie des anarchistes dans la révolution russe furent, à mon avis, beaucoup plus concrètes et répondent mieux aux "que faire ?" des masses que les idées, constructions et activités des bolcheviks. L'œuvre — hélas brève — des anarchistes (comparativement peu nombreux : mais il en était ainsi généralement) dans les comités d'usines, avec l'idée déterminée de mettre dans les mains des organisations ouvrières toutes les entreprises ; le mot d'ordre d'une saisie immédiate des terres et fabriques, au lieu du vague et scabreux "contrôle sur la production" ; l'idée d'union, d'organisation et d'action économiques et de classe des travailleurs, au lieu d'expériences nébuleuses avec la Constitution : l'idée d'union des villes et des campagnes sur les principes d'une économie laborieuse, d'un échange des produits et de coopération, etc., — tout cela doit être reconnu pour des constructions révolutionnaires beaucoup plus précises et concrètes que les combinaisons politiques, les demi-mesures de parti ou de gouvernement et les décrets doctrinaux des bolcheviks. Et, enfin, l'appel même des anarchistes à la véritable auto-action des masses, avec l'indication que les institutions, les congrès politiques, etc., organisés par les bolcheviks, devaient être mal portants, les gens d'alors !

Et quelques découvertes a-t-on faites depuis, par ce moyen ? C'est là qu'est la principale donnée du problème : quelles médications ont fait trouver les maladies d'atrocités accumulées durant ces 50 ans ? Aucune ? Quelle maladie guérit-on grâce à cette infâme méthode ? Aucune ?

J'en vois la preuve dans les réponses des professeurs, lesquelles sont tellement embarrassées que pour se donner des airs de victoire, ils sont obligés de faire mention de découvertes remontant presque à l'antiquité, et de celles bactériologiques qui sont d'un ordre bien différent ! — Quels résultats a donné la Vivisection ? — Mais toute la physiologie ! — Ma parole ! — je ne doutais pas qu'une telle trouvaille fut aussi récente ! La physiologie était donc inconnue il y a 40 ans ? Comme ils devaient être mal portants, les gens d'alors !

Et par exemple, l'on ne reste pas coi sur le domaine microbien, l'on vante assez les découvertes de Pasteur ! Mais c'est là faire diversion car ce n'est plus de la vivisection. Il y a rarement lieu, je suppose, de recourir à l'anesthésie quand il s'agit de piquer un singe ou un cobaye. Tout ce qui concerne les maladies infectieuses, les

ENCORE LA VIVISECTION

Vivent les âmes qui bâtent fort après la bonté

Ce n'est pas sans un profond étonnement que non moins grande tristesse que j'ai vu plusieurs anarchistes, notamment Chazot et surtout Maudès, prendre la défense des vivisecteurs ; je tiens à dire de suite que mon sentiment est tout à fait contraire.

Quelques arguments, d'abord, sont invocés qui n'ont rien à voir avec la question. Parce que trop de gens restent indifférents aux horreurs des guerres, ou à des révoltants abus enregistrés parfois dans les hôpitaux, ce n'est pas une raison pour être sans pitié pour les animaux, qui d'ailleurs ne sont pour rien dans les atrocités que l'humanité s'infiltre à elle-même... et qui sont sans défense... et qui ignorent nos microbes méchancetés !

Parce que d'autres révoltantes atrocités sont également commises sur des êtres intérieurs : courses de taureaux, chasses à courre, etc... ce n'est point non plus une raison d'en ajouter encore ! J'estime naturel, quant à moi, de s'élever vêtement au contraire, ne représentant pas non plus, comparativement à la "non-organisation" anarchiste, un avantage décisif et ne garantit nullement une "victoire" dans la révolution. Le fait que non seulement les anarchistes, mais aussi une série de partis politiques les plus forts, aussi bien organiques que les bolcheviks, ayant des programmes non moins "concrets", socialistes-démocrates, socialistes-révolutionnaires, socialistes-révolutionnaires de gauche ou même étant déjà au pouvoir socialistes-révolutionnaires, furent vaincus par les bolcheviks, en fournit la preuve.

La conclusion est claire : les bolcheviks ont "vaincu" dans la révolution sans avoir eu ni programme vraiment concret du lendemain, ni organisation véritable.

— et ceci est encore plus important — j'ai des données pour affirmer que les dires mêmes sur l'absence de conceptions pratiquement claires chez les anarchistes dans la révolution russe, tout en n'étant pas tout à fait injustes, sont en tout cas très exagérés et gonflés dans nos milieux où après l'échec, on se laisse trop entraîner à se blâmer par rapport au récent passé. J'ai en main une quantité de publications anarchistes d'avant et pendant la révolution où je trouve nombre d'articles, de résolutions, d'ordres du jour, etc., élaborant péniblement et en détail — parfois trop en détail — les questions les plus concretes de la révolution et y donnant les réponses pratiques les plus claires et les plus précises. Je ne vais pas, bien entendu, citer ici toutes ces matières ; mais si le lecteur veut contrôler mes affirmations et se persuader personnellement de leur justesse, qu'il examine attentivement, par exemple, la collection de "Golos Truda" de New-York (1914-1917), tous les numéros de "Golos Truda" de Pétrograd (1917-1918), plusieurs numéros de l'"Anarchie" de Moscou, quelques journaux de province (à l'Idée Ouvrière" de Karkov, le "Nabat" de l'Ukraine, etc...) et aussi les ordres du jour et résolutions des conférences et des congrès publiés au cours de la révolution... Il y trouvera partout non seulement une longue série de notes définies et précises concernant les problèmes concrets de la révolution, mais aussi des projets et des schémas de constructions positives dans la révolution sociale, des esquisses d'une organisation économique et sociale, des conceptions pratiques élaborées minutieusement.

Les défenseurs de la vivisection sont bien maladroits, car ils démontent d'un même raisonnement toutes les expériences scientifiques envisagées dans leur ensemble. Or il est nécessaire de faire quelques distinctions. Qu'en soi, théoriquement, l'on essaie de légitimer certaines expériences qui seraient susceptibles d'amener d'heureuses découvertes et qui ne s'accompagneraient point d'inhumaines tourments, cela peut s'admettre. Si le sort de bon nombre d'hommes dépendait de la mort sans souffrance de quelques cabots, nous serions tous d'accord évidemment pour estimer normal le sacrifice de ces chiens.

Les défenseurs de la vivisection sont bien maladroits, car ils démontent d'un même raisonnement toutes les expériences scientifiques envisagées dans leur ensemble. Or il est nécessaire de faire quelques distinctions. Qu'en soi, théoriquement, l'on essaie de légitimer certaines expériences qui seraient susceptibles d'amener d'heureuses découvertes et qui ne s'accompagneraient point d'inhumaines tourments, cela peut s'admettre. Si le sort de bon nombre d'hommes dépendait de la mort sans souffrance de quelques cabots, nous serions tous d'accord évidemment pour estimer normal le sacrifice de ces chiens.

Mais les choses se présentent tout différemment, car aucune de ces deux conditions n'est, selon moi, sauvegardée : d'une part, en effet, la vivisection ne doit pas être confondue avec les expériences de bactériologie ; et ces pratiques, d'autre part, ne donnent aucun résultat heureux. D'abord il y a la façon. Certaines méthodes sont en soi et seront toujours condamnables parce que trop contre-nature pour pouvoir jamais rien améliorer dans la Nature. Écouter vifs des animaux, quels qu'ils soient, ou les cuire à petit feu pour démontrer exactement le degré de température amenant le trépas, établir l'échelle des divers degrés de la douleur chez l'animal, etc... sont des procédés abominables en eux-mêmes quelles soient les considérations que l'on pourra faire valoir. Rien ne peut les justifier, rien ne saurait les excuser, car cela révèle toutes les fibres d'un cœur naturel, et il est impossible que de pareils tourments puissent devenir une source de bienfaits pour l'inférieure humilité qui soient permis.

Or c'est là la vivisection. Et ces tortures sont courantes, car malgré les affirmations de nos savants il n'est pas vrai que les animaux sacrifiés le soient sans souffrance grâce à l'anesthésie, car cette précaution n'est pas évidente ! Et cela est monstrueux et indéfendable !

Cela l'est d'autant moins que ces tortures sont parfaitement inutiles. Que l'on ait pu, aux temps anciens, alors que l'on était plus ignorant de certaines choses, découvrir ainsi que le sang circule dans l'organisme, c'est très possible, bien qu'il soit fort surprenant cependant que l'on n'ait point soupçonné la chose avant Vésale ou Harvey, sur les champs de bataille !.. Les Romains ne la connaissaient-ils pas quand ils se donnaient la mort, si je ne me trompe, en se faisant ouvrir l'autre humérale ?

Quoi qu'il en soit de ces découvertes, la vivisection proprement dite ne remonte pas si loin, car il faut réservé cette appellation aux procédés de cette nature pratiques de façon suivie dans nos laboratoires. Or c'est là une conquête de la 3^e République : la Vivisection ainsi définie ne compte que la vivisection.

Et quelques découvertes a-t-on faites depuis, par ce moyen ? C'est là qu'est la principale donnée du problème : quelles médications ont fait trouver les maladies d'atrocités accumulées durant ces 50 ans ? Aucune ? Quelle maladie guérit-on grâce à cette infâme méthode ? Aucune ?

Pisqu'il nous faut des palliatifs, puisqu'il nous faut user de remèdes, demandons-les à la Nature d'une façon au moins naturelle !

Vivent les âmes qui savent bâter contre les bourreaux ! Vivent les agneaux !

vaccins et les sérum, est donc étranger à la polémique.

Ce n'est point que cette section d'expériences ne mérite pas l'honneur d'une discussion ; elle aussi je la réprouverai, quoique avec une indignation d'une moins grande intensité.

Pourquoi, cirez-vous, réprouver des recherches couronnées de si beaux succès ?

Mais parce que je ne les estime point bienfaisantes. Je sais que je hemme-là un préjugé bien trop sincère pour espérer rallier à mon opinion la plupart des gens. C'est leur affaire d'ailleurs. S'ils veulent se faire inoculer la collection complète des microbes connus, je n'y vais personnellement aucun inconveniit. Mais quant à moi, je tiens très peu à ces méthodes thérapeutiques, et si j'apprécie fort le mérite de Pasteur en tant que chercheur, je n'ai aucune considération pour ce genre de médication qui, sans doute, sont mal connues et appliquées, ce que les spécialistes appellent de terribles punitions ? Faillit-il se désoler parce que Poincaré Raymond a fait abandon de ses titres avec le sourire qu'on lui connaît et qui lui valut une si enviable popularité ? Allons-nous mettre la tête à l'envers au sujet de la disqualification de Millerand Alexandre par les arbitres du cartel des gauches ? Jamais de la vie. Je ne parlerai pas du match Bertrand-Marty, pour la bonne raison qu'il n'a eu lieu que dans l'imagination de journalistes surexcités. D'ailleurs, ça n'a pris que pour les poires. Au Parlement, les rencontres ont toujours lieu à la buvette. S'il y a knock-out, c'est toujours à la suite d'un coup de pinard. Sans aucune allusion, bien entendu, à l'éminent lapiniste, accoucheur et doyen d'âge de la Chambre des députés.

Il y a d'abord les défaites irrémédiables de nos champions nationaux. Convient-il de pleurer sur Carpenter, Georges, sur Criqui Eugène, qui ont encaissé, en même temps qu'un nombre considérable de banknotes, ce que les spécialistes appellent de terribles punitions ? Faillit-il se désoler parce que Poincaré Raymond a fait abandon de ses titres avec le sourire qu'on lui connaît et qui lui valut une si enviable popularité ? Allons-nous mettre la tête à l'envers au sujet de la disqualification de Millerand Alexandre par les arbitres du cartel des gauches ? Jamais de la vie. Je ne parlerai pas du match Bertrand-Marty, pour la bonne raison qu'il n'a eu lieu que dans l'imagination de journalistes surexcités. D'ailleurs, ça n'a pris que pour les poires. Au Parlement, les rencontres ont toujours lieu à la buvette. S'il y a knock-out, c'est toujours à la suite d'un coup de pinard. Sans aucune allusion, bien entendu, à l'éminent lapiniste, accoucheur et doyen d'âge de la Chambre des députés.

A propos, avec-vous eu le portrait en pied de l'ancien officier-médecin ? Il est facile, même à l'électeur le plus borné, de s'apercevoir, grâce à son nouvel uniforme, que le député Marty est un ouvrier authentique.

On a beau dire, l'habit fera encore long-temps le moine. La casquette du nouvel élu a dû réjouir les fabricants de revues montmartroises. Elle sera à mettre en bonne place au musée de la Révolution, à côté du chapeau de soie de M. Tchitchine. Oui, mais Montebus se grime mieux ! Il est vrai qu'un débutant...

Ne croyez pas que j'attache une grande importance à ces questions vestimentaires. M. André Marty peut promener à la Chambre un veston rapide, un "frac" élégant, une "dépe" à la Milo de la Bastache et des "croquenots" militaires, il n'en sera acquis que aux membres de sa tribu qui est, comme chacun sait, celle bien connue des Beni-Ou-Oui. Pour nous, il reste un député, c'est-à-dire un ennemi, un complice, un parasite, un être qui tire sa subsistance de l'esclavage de ses semblables.

Mais laissons les sauveurs du peuple à leurs occupations désintéressées. J'ai encore une petite histoire à vous raconter. Les camarades pointilleux sont invités à ne voir en elle aucune polémique de personnalité. Je ne veux pas m'exposer à nouveau aux critiques que me valut le pataffason symbolique de la maison anarchiste. D'ailleurs, ça ne vaut pas la peine d'une polémique et celui qui pourra se sentir intéressé est complètement dépourvu de personnalité. C'est une pauvre chose humaine, qui de temps à autre écrit dans les feuilles avec une absence de suite dans les idées qui tiennent du prodige.

Le hasard voulut que je rencontrais mon homme — si on peut dire — à la terrasse d'un bistro.

— Assois-toi là, me dit-il, je vais te dire quelque chose qui va te renverser.

— Je m'assis donc le plus confortablement possible, me tenant prêt à toute éventualité. Ayant vidi d'un trait son verre de Cressonnée, je me lancia :

— Eh bien, moi, mon vieux, j'ai voté le 11 mai. Et je vais t'en donner les raisons.

D'abord l'amnistie : le bloc des gauches va ouvrir les prisons ; ensuite il fera la vie moins chère, il supprimera le double-décret, évacuera la Ruhr, donnera les 1.800 francs aux fonctionnaires, etc., etc., en un mot il fera de bonnes lois, de bonnes petites lois, et de bonnes petites lois c'est tout d'même meilleur à supposer que toutes ces lois odieuses, opprassives, ces lois qui, ces lois odieuses, opprassives, ces lois qui...

— Mais pensez-vous, lui dis-je, que le Bloc des gauches supprimera les lois scolaires, ces lois que les hommes de gauche et ces surhommes d'estreme gauche ont votées avec un ensemble si touchant ? Supposez qu'il se reprenne entier de souhaiter publiquement la transformation en chair à saucisse de nos sublimes généraux, ne crois-tu pas que les députés te laisseront froidement tomber ?

— Finies ces histoires-là, mon vieux. La Révolution, belle fontaine. Impossible, la Révolution. Les hommes sont trop abrutis.. Garçon, une Cressonnée, bien tassée, hein, c'est pour un malade !...

— Je le quittai sur cet aveu involontaire d'une profonde vérité.

Pierre MUALDES.

Ces dames communistes, au salon !...

Avant l'arrivée au pouvoir du parti travailliste on discutait ferme pour savoir quelles seraient les "dames d'honneur" de la reine d'Angleterre. Il y avait beaucoup plus de candidates que de places (d'honneur s. v. p.) à attribuer.

— Je déclarai hier aux journalistes : « Je suis gouverneur général de l'Algérie, ou toute la population, fait indigène qu'en Europe, a le "bégum" pour moi. Pourquoi vous levez-vous, voyons, que je quitte cette fonction. Je vais de ce pas au Sénat, et ne reviendrai certainement pas à l'Élysée, croyez moi. »

On n'est pas plus mafle.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ ♦♦♦ d'un Paria

sent de cette « victoire » (?) remportée sur la vieille noblesse d'Angleterre. Oh ! la belle victoire, indeed !

Comment on écrit l'Histoire.

Nos communistes ont une façon toute spéciale d'enseigner l'histoire, qui ressemble étrangement aux procédés employés par les jésuites en général et par le père Loriquet en particulier. C'est ainsi que, dans l'Humanité d'hier, au sujet d'une étude faite par un quelconque salarié du grand organe du catholicisme intégral, sur Elie Murmains, nous trouvons ce passage qui n'est pas sans sa veur :

« Il (Elie Murmains) débarrassa pour une l'anarchisme des nuées métaphysiques et en amena les éléments sains au syndicalisme révolutionnaire. Aujourd'hui, les éléments sains du syndicalisme révolutionnaire adhèrent au communisme international. »

A travers le Monde

ÉTATS-UNIS

LES TAILLEURS DE NEW-YORK AJOURNENT LEUR GREVE

New-York était menacé d'une grève de 50.000 ouvriers de la couture ? A la suite de négociations entre les patrons et le personnel, il a été décidé que les grands couturiers ne fermeront pas leurs ateliers avant deux semaines. Le personnel demande une réduction de 44 à 40 heures de travail par semaine et un accroissement des salaires

UN COUP DE GRISOU

New-York, 7 juin. — Une explosion de grisou s'est produite ce matin dans un des puits de mine de Wilkes-Barre : 29 mineurs ont été tués, une quarantaine d'autres sont ensevelis.

ESPAGNE

UNE INTERVIEW DU GENERAL PRIMO DE RIVERA

Le correspondant de la « Tribune » à Madrid a interviewé le général Primo de Rivera, président du directoire espagnol. Le général s'est exprimé en français. Sur la situation intérieure il a déclaré :

« Le directeur a fait beaucoup de choses au cours de ces huit mois, mais beaucoup restent encore à accomplir. Je me rends compte que je me suis trompé, l'avoue, quand j'ai cru qu'il s'agirait d'un travail de quelques mois, lorsque j'ai commencé à organiser le directoire. Il faut des années si l'on veut que notre œuvre soit utile et féconde. »

« Des années », mais au train où va le brave général toute l'Espagne ne sera qu'une vaste prison.

ANGLETERRE

LA GREVE DES OUVRIERS ELECTRICIENS

Londres, 7 juin. — Le comité de grève annonce ce soir que les électriens et ouvriers des ateliers des chemins de fer souterrains sont décidés à continuer la grève jusqu'à ce que satisfaction ait été donnée à leurs revendications.

Le personnel d'autres compagnies de transport va entrer dans le conflit.

UN PAQUEBOT S'ECHOUE

Londres, 7 juin. — Un grand paquebot de la Paket Steam Navigation Co., à bord duquel se trouvaient huit cent passagers, s'est échoué dans la baie de Douglas, par suite d'un épais brouillard. Après être restés pendant de longues heures dans une position critique, les passagers ont été débarqués dans des chaloupes. Le paquebot a pu être renfloué à marée haute.

ALLEMAGNE

UN PROCES D'AVORTEMENT

Le pharmacien Heiser qui a avoué avoir procédé à 11.000 cas d'avortements, vient d'être condamné à deux ans de prison. La loi allemande punissant de réclusion un cas — même isolé — d'avortement, le verdict prouve le désarroi de la justice boursgeoise en face des pratiques d'avortements qui tendent de plus en plus à se généraliser en Allemagne comme ailleurs. La conclusion s'en dégage, c'est qu'il faut laisser à la femme la libre disposition de la maternité.

JAPON

BOYCOTTAGE REVOLUTIONNAIRE

Le « Messager Japonais », journal de langue anglaise à Tokio, ayant annoncé que la Fédération générale des ouvriers typographes du Japon avait décidé de boycotter les marchandises de provenance californienne, afin de protester contre les lois prohibant l'immigration des Japonais aux Etats-Unis, s'est attiré la digne réponse qui suit de la part de ladite Fédération :

« Vous nous trompez, M. le Directeur, écrivent les braves typos de Tokio. Nous avons décidé de boycotter les produits californiens, mais c'est pour protester contre les persécutions que le gouvernement américain fait subir aux ouvriers affiliés à la

FEUILLET DU LIBERTAIRE DU 8 JUIN 1924. — N° 1

CONSEILS D'UN GRAND AINÉ

Le Journalisme révolutionnaire

par Jules VALLÈS

Tandis que nous faisons front aux difficultés et aux hostilités pour faire vivre et rendre vigoureux notre quotidien anarchiste, il est bon d'entendre les conseils d'un ainé comme Jules Vallès dont nous espérons pouvoir publier prochainement ici, en feuilleton, le « Jacques Vingras ».

Nous sommes heureux de reproduire ici les lettres adressées de l'œil par Jules Vallès à Emile Gautier, au moment où il préparait la réapparition de la « Rue ». Tous les collaborateurs du « Libertaire » y prendront de la graine de journalisme révolutionnaire.

Bruxelles, dimanche 3 novembre 1879,
69, rue Saint-Lazare

Mon cher ami,

Il paraît que la « Rue » va paraître. J'en suis plus triste que content. Sous cette enseigne, j'ai baie la lie du dégoût et de l'humiliation. Depuis deux mois et demi, j'ai été berné, fratiné dans la couverture et sur la châle des souffre-injures. J'ai perdu de ma force, j'ai gagné de l'égoïsme et je ne sais si l'aurai pour deux sous

de talent ! Voilà où j'en suis. On a noyé mon cœur. — Il n'est pas jusqu'à C... qui m'a laissé des trois jours de suite sans nouvelles, ne comprenant pas que, sous l'injure, les minutes sont longues, et que le silence est cruel pour les proscrits ! Je tremble pour l'avenir. A l'heure présente, il y a le spleen aigre et la nostalgie du livre intime qui n'attende pas après un commanditaire pour recueillir chaque jour sa larme ou sa goutte de sang. N'était que je vous ai dérangés, vous, Richepin, et quelques autres, je conseillerai à C... de lâcher la partie, quitte à nous retrouver ensemble sur une autre barque dans des semaines ou des mois. Il y a aussi la question du devoir. Je suis tenu de me prendre par le collet pour me trainer devant l'avenir. Mais, j'ai bien besoin de voir les camarades éveillés et dispos, frais et résous, pour secouer mon sommeil et retrouver la foi. — Puis, il y a la peur de manquer de munitions en route. Si la commandite, comme l'intendance des armées, n'envoie pas, chaque semaine, le pain de la barricade, quelle vie douloureuse, ou plutôt quelle agonie sombre et inutile ! Je

pour toutes les organisations du travail de confirmer, une fois de plus, leur volonté d'émancipation et leur désir de paix.

« Nous voulons que le Travail ait dans la gestion des intérêts communs la part qui lui revient : la première. Nous voulons que le gouvernement, quel qu'il soit, qui va prendre le pouvoir sache que cette fois nous sommes résolus à ne pas nous laisser duper. »

« Nous voulons enfin que les promesses faites, les déclarations mises fois repétées en faveur du progrès social et du désarmement général entrent dans le domaine des réalités. »

« Le 15 juin prochain, toutes les organisations corporatives de la Seine iront au Panthéon déposer une palme sur le tombe de celui qui a écrit ces belles paroles : »

« Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de honneur que dans la justice. »

« Camarades,

« De tous les grands écrivains de ce temps, Emile Zola est celui qui a le mieux compris le Travail et qui l'a glorifié le plus magnifiquement. »

« Tous ensemble, le 15 juin, nous exprimerons la gratitude des Travailleurs au grand ouvrier et au grand lutteur qui a mené, pour la Justice et pour la Vérité, la plus belle et la plus émouvante des batailles. »

« Les Secrétaires : GUIRAND, BATTINI. »

Morinière va être traduit en correctionnelle

On se rappelle les faits :

Pour avoir voulu faire respecter la journée de huit heures (la loi de huit heures) dans le chantier où il travaillait, Morinière fut d'abord menacé d'être débâché, puis ensuite il dut en venir « aux mains » avec son contremaître. La police ayant été appelée, arrêta notre camarade et son patron ayant déposé une plainte, Morinière fut jeté dans une cellule de la Santé.

Mais le patron se rasa, retira sa plainte et les amis de Morinière attendirent son élargissement.

C'était ne pas connaître la « justice » qui ne desserre que très rarement son étreinte.

Morinière comparut jeudi prochain, à midi, devant la 10^e chambre correctionnelle.

Ainsi, après le « coup de barre à gauche » des électeurs, un homme, un militant anarchiste et syndicaliste est traîné devant les tribunaux pour s'être fait le défenseur de la Loi.

Il n'y a pas, en ce moment, paraît-il, de gouvernement responsable, mais il y a bien des chats-fourrés pour sevrer arbitralement contre les meilleurs des nôtres.

Resterons-nous seuls, dans la presse, à protester contre semblable iniquité et à réclamer le transfert de Morinière au quartier politique en attendant sa libération ?

Debout avec Germaine Berton

Notre camarade Germaine Berton languit depuis quinze jours dans la prison du fort de l'Ha. Mieux que quiconque elle sait ce que valent nos dirigeants. Rien ne l'étonne devant leur par, contre nous et contre elle-même. Mais elle souffre de ne pouvoir continuer sa propagande en faveur de l'amitié.

Croyez-vous que si, à ce moment-là, il s'était un homme courageux pour saisir le sale fic par la peau des fesses, et l'envoyer boire un bouillon, ce n'aurait pas été une punition méritée ?

Ces cochons-là se seraient tous jetés à l'eau s'il s'était agi de repêcher Poincaré, mais pour un pauvre bougre qui n'a pas de foi, ils ne font pas un mouvement.

Pour l'inauguration du monument Emile Zola

L'Union des Syndicats de la Seine adresse aux membres des conseils syndicaux l'éloquenç et chaleureux appel suivant :

« Camarades,

« Après vingt-deux ans d'attente, le grand ouvrier que fut Emile Zola va avoir le monument que, dès le lendemain de sa mort la reconnaissance des travailleurs avait décidé d'élèver à sa mémoire.

« Cet hommage doit être une occasion

E. FEVATEN.

Pour soutenir voire « Libertaire »

Amis lecteurs abonnez-vous !

crois que, de ce côté, nous pouvons être rassurés ; mais, quand on va en avant avec des pauvres, ce souci trouble les hommes d'honneur.

Vous aurez donc à trouver les mots qui me rendent l'espérance. Écrivez-moi une longue lettre. Envoyez-moi ses articles si vous en avez de tout armes. — A ce propos, mettons tout de suite sur le tapis la question des sujets proposés, lâchés, repris... Le journal qui ressemblerait à une brochure serait perdu d'avance. Il y faut la vie, la vie ! C'est la vie que de parler de la mort à la Toussaint, et de défaire de la tombe le médaillon de Tridon. La Toussaint passée, il faut attendre pour suspendre ce portrait. C'est la vie que de parler de Louise Michel, quand le vapour qui porte les amnisties fume devant Port-Venres. Il faut retarder cette biographie, quand le chaudière s'est refroidie. Le jour où l'on recueira le bâton et des supplices (au premier chapitre d'Humbert), on pourra insérer l'article, en l'actualisant par des récits ajoutés de supplices et de bâton. En attendant, mon cher Gautier, préparez-nous une page qui sera toujours de saison. Je voudrais que vous fissiez les trois journaux qui lèvent le cou du pouvoir : les « Débats », le « XIX^e Siècle », le « National », — les trois seuls qui osent menacer de la police et même du soldat. Vous y mettrez le mépris, qui donne le sentiment de la justice et le spectacle de la peur et de la honte. Lébert et Sarcey, Pessard, Francis Charmes, — ces gens qui font un métier d'aboyer après tous les vaincus, après tous les vaincus, après les irréguliers et les pauvres ! Il faudrait gêner les visages de votre plume en vous élévant au nom de la grande philosophie et de la grande morale. Le « triumvirat » ! — Qu'en dites-vous ? On

les prendrait un à un. Pour faire bien comprendre la portée que je désirerais sentir dans ces articles, je vous dirai ceci :

A propos des « Débats », je mettrai « John Lemoine » et « Molinari ». Salut adressé à un ennemi, à une cible. — Mais les cibles valent mieux que les guenilles. L'ennemi qui plante droit son idée, si bourgeois qu'il soit, est donc honteux, et c'est franc d'aficher sur un poêle, en plein soleil, au nom d'une race, sa théorie. Mais les Charmes, les Sarcey, les About, les Lébert, les Pessard, ils insultent pour de l'argent, ils nous flattent depuis demain si nous étions les maîtres, ils lèchent le cul de la poêle dont n'importe qui tient la queue : bonapartistes, jérémistes, opportunistes, d'Aumaliens, ils ont été tout cela, à tour de rôle. C'est indigne de la Gaule, sacrement ! Votre avis ?

Ne voyez-vous pas la largeur de l'idée et la nécessité du tribunal, à tout de suite ?

Cela ne vous empêchera pas, — certes — de donner vos pages à ceux que vous avez appeler d'un mot frappant et beau : « Les Exclus exclusifs ». — Mais vous pourriez presque rattraper à ce beau mot votre arrière sur le Triumvirat. Comparez le valet de bâton à Sarcey demandant la mort de l'assassinat ! Vous voyez l'idée ?

Répondez-moi vite, courrier par courrier.

A vous,

Jules Vallès.

17 novembre 1879.

Mon cher ami,

Pourquoi cette forme un peu rhétorique ?

« Nous l'avions pensé d'abord, en aristocrates que nous étions » — « Nous nous étions dit tout cela. »

Je trouve même le « sans doute » un procédé.

Autre chose.

Il y a dans votre article un passage

grand et juste, celui où vous dites : « Ne sont-ils pas de la foule ? » Mais si eloquent qu'il soit (et il l'est), il perd sa force parce qu'il paraît encadré et non adhérent. Il est coulé au papier, non collé aux os.

La discutillarde politicienne nous fait du tort à tous. Le merite de ce pauvre D..., qui avait tant de talent, était d'être humain et élevé d'ensemble, de souffle, d'un bloc.

Je vous conseille — du droit que donne l'amitié et du droit qu'on doit prendre au nom de l'idée qu'il faut défendre le mieux possible, — je vous conseille de surveiller cette tendance, naturelle aux journalistes de tout temps, hors Proudhon, Veillot, hors les nefs et les visez-droit. Je vous conseille de faire comme je fais, de ne jamais commencer un article sans en avoir mesuré les paragraphes. Les idées ne doivent pas empêcher les unes sur les autres, s'enclaver à faux, arriver sans être amenées d'embâcle par la logique ou l'émotion. Il y a plus de modestie que d'ineptie dans votre cas, modestie d'ancien collégien, qui croit aux formes du discours, dont la plume y croit malgré l'écrivain. Vous n'osez pas penser et rédiger sans les précautions oratoires « convenues ».

(A suivre).

En lisant les autres...

Pour le coup de force

L'organe de la préfecture, le journal la Liberté, n'y va pas par quatre chemins. Il n'y a que la manière forte qui peut mettre un terme à la crise politique, selon lui :

C'est incessamment que se résoudra la crise prédictive. Comment ? Personne ne saurait dire encore de façon certaine. Mais la situation est telle que la force seule en décidera.

La vraie, l'unique question qui se pose est, en effet, celle-ci : Qui fera le coup de force ? Sera-t-il Cachin et le goûte, ou bien d'autres ?

Le 15 juin prochain, toutes les organisations corporatives de la Seine iront au Panthéon déposer une palme sur le tombe de celui qui a écrit ces belles paroles :

« Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de honneur que dans la justice. »

« Camarades,

« De tous les grands écrivains de ce temps, Emile Zola est celui qui a le mieux compris le Travail et qui l'a glorifié le plus magnifiquement.

« Nous voulons enfin que les promesses faites, les déclarations mises fois repétées en faveur du progrès social et du désarmement général entrent dans le domaine des réalités. »

« Le 15 juin prochain, toutes les organisations corporatives de la Seine iront au Panthéon déposer une palme sur le tombe de celui qui a écrit ces belles paroles :

« Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de honneur que dans la justice. »

« Camarades,

« De tous les grands écrivains de ce temps, Emile Zola est celui qui a le mieux compris le Travail et qui l'a glorifié le plus magnifiquement.

« Nous voulons enfin que les promesses faites, les déclarations mises fois repétées en faveur du progrès social et du désarmement général entrent dans le domaine des réalités. »

« Le 15 juin prochain, toutes les organisations corporatives de la Seine iront au Panthéon déposer une palme sur le tombe de celui qui a écrit ces belles paroles :

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La propagande du Bâtiment

Un scandale à la 13^e région

Nous faisons une mise en garde pour les faits suivants :

Comme vous le savez, les sieurs Nicolas et Teulade ont formé, chacun pour leur part, un syndicat autonome de la Maçonnerie-pierre et Charpente en Lois, mais où l'affaire se complique, c'est que non adhérents à l'Union des Syndicats de la Seine par décision du comité général de mars dernier, et de ce fait en dehors de la Fédération du Bâtiment et de la C.G.T.U., les membres de ces deux syndicats possèdent les couvre-carteres de la Fédération du Bâtiment qui leur ont été vendus par le service de l'imprimerie de l'Union, sur autorisation de la C.G.T.U., et sur le verso desquelles on peut lire que tout syndicat porteur de cette carte est adhérent à son Union départementale, à sa Fédération, à la C.G.T.U., 33, rue Grange-aux-Belles. La couverture de la carte a été camouflée.

De par ce fait, un conflit qui aurait pu être plus grave, vient de surgir sur un chantier à la Varenne-Saint-Hilaire. Des camarades porteurs de cette carte ne voulaient pas croire qu'ils ne faisaient pas partie de l'Union, de la Fédération, de la C.G.T.U., comme il est indiqué sur ces couvre-carteres. Aussi avons-nous averti l'Union de ce fait, qui a délégué le camarade Chauve pour expliquer à ces camarades leur position en regard de l'Union.

Je me demande, camarades, où les dirigeants de la C.G.T.U. avaient la tête, pour autoriser de vendre les couvre-carteres de la Fédération à l'équipe Nicolas-Teulade. Cela ressemble tout à fait à une entreprise commerciale.

Aussi, je mets en garde tous les syndiqués de la région contre de pareils procédés qui portent un tort considérable à l'organisation, et je mets en demeure le bureau de la C.G.T.U., responsable en cette affaire, qui fait que pas mal de pauvres bougres se trouvent trompés et dupés, de prendre publiquement position, et d'interdire aux syndicats irréguliers de la Maçonnerie-Pierre et Charpentiers en Bois, de se servir de ces couvre-carteres.

Le Délégué régional : MATHIS.

www

Dans la Maçonnerie-pierre

Aux Gamarades Maçons, Limousinants, Démolisseurs et aides, syndiqués ou non

Pour que cet état de chose cesse, le syndicat vous convie tous d'assister nombreux à la réunion qui aura lieu

AUJOURD'HUI DIMANCHE 8 JUIN 1924

à 9 heures du matin

avenue Mathurin-Moreau, (Maison des Syndicats).

Tous vous serez présents pour les 8 heures contre la pieuvre tâcheronale, pour un gain permettant de vivre en travailleurs dignes de ce nom. Des décisions seront prises en faveur de notre corporation.

Le Conseil syndical

www

Chez les charpentiers

Les charpentiers en fer sont réveillés ; si nos patrons qui sans doute nous croyaient morts, avaient assisté à notre réunion extraordinaire, ils se seraient aperçus que nous n'étions qu'endormis et qu'un réveil vient de se produire ? Après avoir entendu plusieurs militants de la corporation, faire l'exposé du coût de la vie, en comparaison des salaires qui nous sont payés, pour un boulot aussi dur et aussi « casse-gueule » que le notre et malgré les frais occasionnés par le transport et les repas pris au dehors, tous sans exception, monteurs, lavageurs, riveurs et aides ont à l'unanimité décidé qu'il nous fallait la lune de l'heure et le respect des huit heures pour nous permettre de nourrir nos femmes et enfants. La seule arme étant à notre disposition pour la mise en application des revendications est le syndicat.

Ne nous arrêtons pas en chemin et continuons la route que nous avons tracée et qui amènera au but que nous poursuivons.

Pour cela, les délégués de chantiers et le conseil se réuniront mardi à 18 heures, rue Mathurin-Moreau.

www

Chez les plombiers-poseurs

Tous les délégués doivent faire une réunion dans leur dépôt respectif mardi matin sans faute et venir tous l'après-midi à la Bourse du travail où de nouvelles dispositions seront prises.

Après l'exposé de plusieurs camarades leur expliquant la beauté du syndicalisme, jugeant qu'il est impossible de lutter séparément, s'engagent à faire la propagande partout autour d'eux afin qu'une fois le conflit terminé, tous les camarades non organiques rejoignent au plus vite, le syndicat.

N'ayant aucune peur de doubler le cap du lundi tous les grévistes se séparent au cri de : Vive la grève ! et se donnent rendez-vous mardi matin à l'heure respective et l'après-midi à la réunion générale, Bourse du travail.

Tous les plombiers couvreurs sont priés d'apporter leur appui financier afin que leurs copains en lutte puissent vaincre leurs patrons.

La balade des Jeunes à lieu aujourd'hui

La Jeunesse du Bâtiment et des Terrassiers organise aujourd'hui une grande balade champêtre dans la forêt de Sézanne.

Une causerie sera faite par le camarade SALVATOR.

DON BOSCO et les chansonniers révo-

lutionnaires accorderont leurs concours pour le concert.

Heures des trains à la gare de Lyon : Matin 7 h. 34, 8 h 16, 9 h. 27, 10 h. 45. Descendre à Montgeron. Les flèches indiqueront le lieu de la fête. On est prié d'apporter ses provisions.

Tous les camarades sont cordialement invités.

Dans les P.T.T.

La minorité syndicaliste révolutionnaire des P.T.T. s'est organisée au lendemain du congrès de la F.P.U. Elle a manifesté l'intention de travailler sérieusement et voilà pourquoi elle a mis debout un bureau national et départemental.

Déjà le bureau fédéral et celui de la Seine ont pris position contre la minorité sans l'avoir vue à l'œuvre et sans la juger sur ses actes. Loin de nous de vouloir détruire le syndicat unique. Bien au contraire, nous voulons le renforcer en lui donnant sa vraie voie qui est celle du syndicalisme intégral.

Notre ambition est plus haute, car nous voulons refaire cette unité que nous réclamons depuis longtemps, car sans elle le prolétariat postal en particulier et la classe ouvrière en entier ne pourront s'émanciper. Si nous voulons nous dresser en face de nos patrons et de nos dirigeants nous ne pourrons le faire qu'à cette condition d'être étroitement unis et de pratiquer le véritable syndicalisme sur le terrain de la lutte de classe.

Les congrès qui ont lieu respectivement dans chacune des organisations confédérées et unitaires ont démontré que la classe postale n'était pas encore prête à refaire l'unité. Pourtant l'élément cotisant ne cesse de la réclamer et ne comprend plus à l'heure actuelle que l'on continue à se chamailler. Quand donc les militants des deux organisations comprendront-ils l'impératif devoir de tenir l'impossible ?

Pour nous, minorité, nous devons travailler à réaliser ce rêve et l'unité doit être notre principal travail. Les camarades qui ont encore la foi dans le syndicalisme et qui veulent le faire triompher devront rallier nos rangs. Par circulaire et par la voix de la presse nous avons fait connaître l'intention de créer un journal purement syndical et ne faisant aucune tendance. Nous demandons à tous les révolutionnaires vraiment syndicalistes et unitaires de nous aider moralement et financièrement.

Déjà nous constatons que les fonds commencent à rentrer. Cela n'est pas suffisant et nous espérons que notre appel sera entendu pour que bientôt notre journal paraîsse.

L. ROCHE.

Nota. — Les abonnements (5 francs par an) et les souscriptions doivent être envoyés au trésorier L. Roche, 62, rue de Gergovie, Paris (14^e).

Une succursale Potin qui est un bagn

Il était soumis la question suivante, au Conseil des Prud'hommes, il y a un mois :

Le directeur de la Maison Potin, 140, rue de Rennes, M. Legois, avait obligé un employé à lui abandonner ses appointements d'un mois, parce que cet employé avait été surpris à manger une boîte de sardines en cachette. Le Tribunal des Prud'hommes, après investigations, ordonna la restitution d'un mois, octroyé au directeur.

C'est une bien drôle maison que cette succursale Félix Potin, 140, rue de Rennes.

Nous allons l'examiner en quelques mots. M. Legois, directeur de cette succursale, vient de renouveler son contrat avec la maison Potin, avec des conditions magnifiques pour lui, se chargeant de nourrir le personnel, de le payer à ses frais, et ayant une forte ristourne de la maison Potin, comme ce monsieur n'est pas à un expedient près, il paye le moins cher possible le personnel, donnant des salaires bien inférieurs aux autres établissements Potin, et qui, plus est, il s'est abouché avec une comptable principale, portant lorgnon, et avec laquelle il tripote les comptes de la maison.

Ils ont créé ainsi tous deux un règlement draconien, où le personnel est ni plus, ni moins, une bête de somme taillable et corvéable à merci. Les employés travaillent une heure par jour. Pour commencer, les hommes sont mieux traités que les femmes, le directeur craignant les coups de poing, sur ce qui lui sert de figure, mais les femmes écopent en échange. C'est ainsi qu'une employée, qui est surprise à s'asseoir où il ne pas pourvoir dans les rayons, est passible d'une amende d'une journée de salaire, au bénéfice de monsieur le directeur et de la comptable. Un employé qui se trouve malade perd un certain nombre de journées de travail ; pour un retard quelconque, une amende d'une journée de salaire ; pour une réclamation quelconque, amende de une ou plusieurs journées de salaires ; et si l'employé ose réclamer à la Direction principale, boulevard Sébastopol, le service des réclamations — les loups ne se mangent pas entre eux — promet d'examiner, mais ne fait rien, si ce n'est que prévenir le directeur de la rue de Rennes, qui met sa séance tenante l'employé à la porte pour avoir osé réclamer contre lui, et au surplus lui retient une partie de sa paye, et ce toujours au bénéfice de la comptable à binocle, et de Monsieur le Directeur.

Pour la nourriture il en est de même, légumes avariés et le frigo invendable et inventé est la base de la nourriture du personnel. Le chef de la cuisine du personnel est un apprenti gâte-sauce, qui prépare mal la nourriture, donnant pour la plupart du temps des ragouts à peine cuits, où l'eau et le sel sont les seuls condiments, et l'odeur de la viande corrompue donne une telle odeur, que le personnel crève de faim et est obligé de se nourrir autrement. C'est pourquoi l'employé qui a été aux Prud'hommes, il y a un mois, a déclaré : « Si j'ai pris

une boîte de sardines, c'était pour pouvoir faire une réclamation qui compte, et signaler le fait aux Prud'hommes ! » Ces derniers, reconnaissant le bien-fondé, lui ont donné raison.

Ne croyez pas que ces messieurs du Ministère de l'Hygiène et du Travail, ne passent pas vérifier ; mais à chacune de leurs visites il leur est fait de petits cadeaux et des souvenirs qu'ils mettent avec reconnaissance dans leurs portefeuilles. Ils se mettent ensuite un bandeau sur les yeux, volontairement, et s'en vont, le cœur content, en déclarant : « C'est parfait ! »

Au nom de l'humanité et de la morale, il semble que tout être humain qui travaille consciencieusement devrait être nourri et payé convenablement, tandis qu'à la Maison Félix Potin, 140, rue de Rennes, les employés deviennent souffre-douleur, malades, anémiques et tuberculeux.

Nous estimons que M. Legois, directeur, est un danger public pour la salubrité et la santé ; nous estimons que ce *regim* peu scrupuleux, qui s'engraisse, ainsi que la comptable au lorgnon, aux dépens de la santé et de la sante du personnel, doit être mis au doigt de la Société.

Nous sommes certains que les directeurs de la firme Félix Potin ignorent ces détails, car nous supposons qu'ils v' mettront un terme, ce M. Legois, de la rue de Rennes, étant aussi préjudiciable à la direction que n'importe.

Le Secrétaire.

Un Groupe d'Employés.

Contre le fascisme

Les ouvriers en chaussure réunis le 6 juin à la Bellevilloise, envisagent la situation politique du pays particulièrement grave, et estimant du devoir impératif de la classe ouvrière, de faire le geste nécessaire pour écouler dans l'œuf un fascisme naissant, demandent aux commissions exécutives de la C.G.T. et de la C.G.T.U. de se réunir ensemble sans aucun délai et de décider que la grève générale commencera au premier geste de coup d'Etat politique ou militaire de la réaction française.

Le Secrétaire.

Ala « Famille Nouvelle »

OU EN SOMMES-NOUS

Le conflit est traduit à la barre devant trois juridictions différentes.

En simple police devant le juge de paix de Levallois, en correctionnelle devant le juge d'instruction Girard, en référé devant le Président du Tribunal civil.

Devant toutes ces juridictions, les juges se trouvent en face de deux conseils d'administration, se réclamant tous deux des mêmes titres et des mêmes droits.

Devant le juge de paix de Levallois, le conflit a été introduit à la requête de Guillot, contre M. Héralt, locataire principal d'un immeuble où se trouve l'atelier de la « Famille » pour l'entretien du matériel des restaurants.

Invocation ses prétextes droits d'administration, Guillot attaque M. Héralt pour entrave à la jouissance de locaux « lui appartenant » (sic).

Il s'agissait pour lui de prendre possession de l'atelier occupé par les ouvriers de la « Famille », d'en expulser ces ouvriers et de les remplacer par d'autres à sa dévotion.

Bien entendu, Labonne, administrateur délégué, représentant le nouveau conseil et agissant en son nom, s'est substitué à M. Héralt pour s'opposer à la demande de Guillot.

Ainsi le conflit, en la personne de Labonne, surgissait comme un spectre devant Guillot et le juge se trouvait devant une situation le dépassant, le nouvel administrateur contestant reconventionnellement les droits de l'ex-administrateur.

Après un premier renvoi à quinzaine, au grand désappointement de Guillot qui est très pressé de mettre la main sur les fonds de la « Famille » qui lui ont été retirés, le juge, devant l'instance en référé introduit d'autre part par le même Guillot, vient de renvoyer l'affaire jusqu'à ce qu'une solution intervienne pour authentifier le véritable conseil.

Devant le juge d'instruction, l'affaire est en cours.

L'expert désigné continue la vérification des livres et pièces comptables.

Si ce n'était l'étrange demande de 60.000 francs faite par Guillot à Labonne, devant le juge, pour payer, soi-disant, des traitements aux loups, il ne se trouverait devant une situation le dépassant.

Le juge, devant l'instance en référé introduit d'autre part par le même Guillot, vient de renvoyer l'affaire jusqu'à ce qu'une solution intervienne pour authentifier le véritable conseil.

Il est question de pallier à cette crise de main-d'œuvre par l'apprentissage, en imposant aux entrepreneurs un apprenti par trois compagnons.

Les matériaux de construction manquent, notamment les briques et les ardoises qui sont sujettes à des manœuvres de hausse. Des mesures vont être prises pour empêcher la spéculaton.

Voilà ce qui se fait en Angleterre pour atténuer la crise de l'habitation. Et en France ?

Une conférence de préservation sociale

Pour la première réunion organisée à la Bourse du Travail, la commission administrative peut être satisfait de résultat.

En effet, un fort noyau de militantes et dirigeants de syndicats parisiens avait tenu à venir se documenter et s'instruire sur le sujet traité :

« La Gonococcie chez la Femme », sujet délicat à l'extrême, que le distingué professeur Laffont, agrégé des facultés de médecine, assisté du docteur Demouchy, traita dans ses grandes lignes.

Problème nouveau qui n'avait pas encore été analysé dans un des locaux de la Bourse du Travail. C'est une raison de plus, comme l'a indiqué le camarade Pardon, qui présidait, pour s'intéresser aux périls vénériens et aux méthodes susceptibles de les combattre.

Cette conférence, si goutée des camarades présents, n'est que le début d'une série qu'à l'intention de donner bientôt à la Bourse la Ligue de Préservation Sociale.

Nul doute que les travailleurs parisiens assistent nombreux à ces causeries, afin de se mettre à l'abri des pires dangers.

REFORMISME ET COLLABORATION

La conférence internationale du travail

Les ouvriers en chaussure réunis le 6 juin à la Bellevilloise, envisagent la situation politique du pays particulièrement grave, et estimant du devoir impératif de la classe ouvrière, de faire le geste nécessaire pour écouler dans l'œuf un fascisme naissant, demandent aux commissions exécutives de la C.G.T. et de la C.G.T.U. de se réunir ensemble sans aucun délai et de décider que la grève générale commencera au premier geste de coup d'Etat politique ou militaire de la réaction française.

Le Secrétaire.

Le Secrétaire.

Le Secrétaire.

Le Secrétaire.

Le Secrétaire.